

L'avenir d'une révolution : quand les historiens écrivent au futur (1789-1847)

Olivier RITZ
Université Paris Diderot,
CERILAC EA 4410

En 1797, quand Chateaubriand entreprend de faire la lumière sur la Révolution française, il se tourne vers le passé : « Le flambeau des révolutions passées à la main, nous entrerons hardiment dans la nuit des révolutions futures¹. » Près d'un demi-siècle plus tard, Tocqueville affirme au contraire que « le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres² ». Pour François Hartog, ces deux citations mettent en évidence le changement de régime d'historicité qui s'opère dans les premières décennies du XIX^e siècle : alors que persiste dans les premières pages de *l'Essai sur les révolutions* le principe de *l'istoria magistra vitae*, qui voulait que l'histoire enseigne les exemples du passé pour dispenser des leçons de vie, le texte de Tocqueville donne la formule d'un nouveau régime d'historicité, sans lumière et sans certitude³.

Pour Chateaubriand comme pour Tocqueville, la Révolution est associée aux ténèbres. Le but du premier est d'éclairer « la nuit des révolutions ». Pour le second, c'est la Révolution française qui empêche désormais d'y voir clair. Pour Michelet au contraire, la lumière vient précisément des événements de 1789 : « [Le peuple] allait, misérable aveugle, à tâtons dans la voie fangeuse, il ne voyait plus son étoile... Quelle ? l'astre de la victoire ? ... Non, le soleil de la Justice et de la Révolution⁴. » Au-delà des clivages politiques – pour ou contre la Révolution –, ces trois auteurs configurent des liens différents entre passé, présent et avenir. La lumière du passé peut-elle éclairer un présent et un

1. Chateaubriand, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française* [1797], éd. d'Aurelio Principato, *Ceuvres complètes*, vol. I-II, Paris, Champion, 2009, p. 264.

2. A. de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, Paris, C. Gosselin, 1835-1840, t. IV, p. 340 (4^e partie, chap. 8).

3. Voir François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* [2003], Paris, Seuil, coll. « Points », 2012, p. 133.

4. J. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Chamerot, 1847, t. I, p. VII.

avenir obscurcis par la Révolution (Chateaubriand)? La rupture révolutionnaire empêche-t-elle d'y voir clair (Tocqueville)? Ou bien la Révolution est-elle venue apporter la lumière alors que l'Ancien Régime était un temps de ténèbres (Michelet) ?

La position de Michelet est beaucoup plus originale qu'il n'y paraît. Si les révolutionnaires eux-mêmes ont justifié leur action par l'idée d'un temps orienté vers le progrès, les premiers historiens de la Révolution – ceux qui ont écrit entre 1789 et 1815 – ont presque toujours fait de la Révolution un temps troublé, difficile à inscrire dans une histoire linéaire. Si le futur est effectivement présent dans leurs textes, ce n'est jamais pour annoncer des lendemains qui chantent.

Comment est-il devenu possible d'écrire la Révolution au futur, c'est-à-dire d'en écrire l'histoire pour « édifier la foi de l'avenir » ? Les histoires de la Révolution publiées entre 1789 et 1847, date de publication des premiers tomes de l'histoire de Michelet, ont développé trois rapports au futur différents. Beaucoup sont présentées comme des histoires écrites pour la postérité. Pour d'autres, également nombreuses, la Révolution est hors du temps. Mais dans les dernières décennies de la période envisagée, plusieurs historiens cherchent les moyens de rendre la Révolution à l'avenir.

Écrire pour la postérité

Pendant toute la période révolutionnaire, les textes qui se présentent comme des histoires de la Révolution sont publiés après des moments de rupture, lorsqu'il peut sembler que la Révolution est achevée : l'adoption de la constitution de 1791, la fin de la royauté le 10 août 1792, la chute de Robespierre en juillet 1794 et la prise de pouvoir de Bonaparte en novembre 1799. Ces premières histoires de la Révolution souffrent du manque de légitimité propre aux ouvrages qui relèvent de l'histoire immédiate⁵. Le passé est trop proche, trop présent encore, pour être déjà pris en charge par l'histoire. Pendant la Révolution, le présent lui-même est d'autant plus incertain que ce qui semble achevé ne l'est jamais pour longtemps. Ne pouvant prendre appui ni sur le passé ni sur le présent, les premiers historiens de la Révolution se tournent vers l'avenir pour justifier leur entreprise historiographique. On peut distinguer quatre modalités de cette écriture au futur.

D'une part, les premières histoires de la Révolution peuvent se donner pour fonction d'annoncer un avenir heureux. Raconter la Révolution revient dans ce cas à faire l'histoire du progrès pour y contribuer. L'écriture de l'histoire participe ainsi à un processus continu, commencé avec les Lumières,

5. Voir Philippe Bourdin (dir.), *La Révolution, 1789-1871, écriture d'une histoire immédiate*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2008.

accéléralé avec les événements de 1789 et prolongé par les écrits qui en rendent compte. C'est avec cette perspective que Jean-Paul Rabaut conclut son *Précis historique de la Révolution française*. Les dernières lignes du récit historique annoncent le progrès au futur, sur le modèle d'une maturation naturelle irrésistible :

Les lumières de la raison appartiennent à tous les peuples et à tous les pays, et il n'est au pouvoir d'aucun potentat et d'aucun corps d'en retarder aujourd'hui les progrès. Elle continuera donc son ouvrage avec cette lenteur et cette sagesse qui font mûrir les événements sans les précipiter : et tandis que la France achèvera la lutte pénible dans laquelle elle est engagée, les peuples de l'Europe ne verront pas sans émotion s'accomplir ces destinées étonnantes de qui dépendent les destinées de l'univers⁶.

À partir de la deuxième édition, Rabaut ajoute à son texte des « Réflexions politiques sur les circonstances présentes » sous la forme d'une quarantaine d'aphorismes, dont le dernier dit simplement : « L'histoire de la Révolution de France est un recueil de prophéties⁷. » Tout en mettant en évidence l'accéléralation du temps historique et la difficulté d'écrire une histoire qui, pour une grande part, est encore à venir, Rabaut s'inscrit toujours dans l'idée d'un progrès que l'historien contribue à accomplir parce qu'il en est un prophète. Les textes comme celui-ci sont rares. On en trouve surtout dans les toutes premières années, avant la rupture du 10 août.

Plus souvent, les premières histoires de la Révolution sont présentées comme des textes écrits pour les générations à venir. Certains présentent la Révolution comme un événement inouï, dont le caractère exceptionnel justifie l'écriture. L'historien n'annonce pas un progrès futur, mais il témoigne pour la postérité. En 1796, Fantin-Desodoards écrit ainsi dans le premier volume de son *Histoire philosophique de la révolution de France* :

Placée au centre du volcan, mon âme s'embrasa du désir de transmettre à la postérité les circonstances de l'étonnant phénomène dont mes yeux étaient témoins⁸.

La métaphore du volcan est ici sublime plutôt que terrible, si bien que cette deuxième manière de justifier l'écriture de l'histoire par l'avenir peut être utilisée tant par les adversaires de la Révolution que par ses défenseurs : les événements sont si frappants que l'écriture de l'histoire apparaît comme le résultat d'un désir irrésistible.

Plus nombreux encore sont les textes qui donnent au témoignage une valeur judiciaire. L'histoire prépare alors le jugement de la postérité.

6. Jean-Paul Rabaut, *Précis historique de la Révolution française, suivi de l'acte constitutionnel des Français*, Paris, Onfroy et Strasbourg, J.G. Treuttel, 1792 (2e édition), p. 257.

7. *Ibid.*, numérotation recommencée (« Réflexions politiques sur les circonstances présentes »), p. 40.

8. Antoine-Étienne-Nicolas Fantin-Desodoards, *Histoire philosophique de la révolution de France depuis la convocation des notables, par Louis XVI, jusqu'à la séparation de la Convention nationale*, Paris, imprimerie de l'Union, 1796-an IV, t. I, p. 17.

L'historien témoigne de ce qu'il a vu et il transmet les pièces du procès à venir. Grâce à son œuvre, chacun aura la gloire ou l'infamie qu'il mérite. Louis-Marie Prudhomme écrit ainsi dans les premières pages de son *Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la Révolution française* :

Il est courageux, sans doute, d'épargner à nos neveux la tâche pénible que nous avons à remplir, de leur raconter nous-mêmes nos calamités, nos fautes et nos crimes ; mais aussi, c'est l'unique moyen peut-être de fixer le jugement de la postérité⁹.

Enfin, le principe de l'*historia magistra* persiste dans de nombreux textes contre-révolutionnaires : l'histoire de la Révolution instruira les générations futures et leur apprendra à ne pas reproduire les mêmes erreurs. C'est la position de Chateaubriand au début de l'*Essai sur les Révolutions*, lorsqu'il pense encore que le passé peut éclairer l'avenir. C'est aussi le point de vue défendu par Barruel au début des *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* en 1798 :

L'histoire des poisons révèle ordinairement les remèdes qu'il faut leur opposer ; celle des monstres nous dit par quelles armes ils ont été domptés. [...] Les générations présentes s'instruisent par les malheurs passés ; dans l'histoire des nôtres, il faut que nos neveux trouvent les leçons nécessaires pour être plus heureux¹⁰.

En toute rigueur, l'idée de répétition impliquée par le principe de l'*historia magistra* et l'idée que la Révolution est un phénomène inouï devraient s'exclure. Il arrive pourtant souvent qu'elles coexistent dans un même texte. Les années 1792-1801 sont à la fois un temps d'effervescence historiographique, avec la publication de trente-cinq histoires de la Révolution, et un temps de tâtonnements. Les rapports au futur inventés dans les textes pour légitimer l'écriture de l'histoire sont variables et contradictoires, mais les attentes exprimées sont très fortes, notamment l'attente d'une histoire à venir.

Les premiers historiens de la Révolution affirment en effet qu'ils écrivent pour les historiens du futur, qu'ils rassemblent des matériaux pour ceux qui écriront après eux. Le titre de l'ouvrage de Barruel est significatif : les *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* préparent l'histoire plutôt qu'ils ne la réalisent. Les titres qui comportent les mots *essai*, *coup d'œil* ou *tableau* annoncent un premier aperçu rapide, un travail préparatoire, en attendant une grande œuvre à venir¹¹.

En 1796, Fantin-Desodoards écrit dans la conclusion de la première édition de son *Histoire philosophique de la révolution de France* : « D'autres, placés

9. Louis-Marie Prudhomme, *Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la Révolution française*, Paris, an V (1797), vol. I, p. iv.

10. Augustin Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Hambourg, P. Fauche, 1798, p. VIII.

11. Voir par exemple Claude-François Beaulieu, *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution de France*, Paris, Maradan, an IX-1801, 2 vol. ; Claude Gleizal, *Coup d'œil sur la révolution française, ou précis historique des événements qui l'ont accompagnée*, Paris, imp. de Guffroi [an II] ; Jean Pierre Papon, *Tableau d'une histoire de la révolution française*, Paris, 1801.

loin du tableau par le temps, [...] achèveront l'ouvrage que j'ai commencé sans calculer mes forces¹². » Une telle affirmation ne l'empêchera pas d'écrire cette histoire pendant vingt ans encore. Paganel, auteur d'un *Essai historique et critique sur la Révolution française* publié en 1810, interdit par les autorités impériales et réédité en 1815, écrit : « Cet ouvrage est, en quelque sorte, le commencement d'un livre dont la matière appartient moins au temps et au peuple qui l'ont fournie, qu'à tous les peuples et à tous les temps¹³. »

Avec le temps, l'histoire de la Révolution cesse d'être une histoire immédiate. Les historiens gagnent en légitimité et en assurance, mais l'idée d'une historiographie cumulative persiste. On la retrouve chez Michelet en 1847 lorsqu'il écrit :

Nous croyons, en cette œuvre, avoir avancé l'œuvre commune d'un pas. Dans cette construction première, insuffisante, comme elle est, il y a plusieurs points solides, où nos camarades en histoire pourront mettre hardiment le pied, pour bâtir plus haut¹⁴.

L'historien est un passeur entre les générations, entre ce qui persiste du passé et ce qui n'est pas encore advenu. En 1823, Thiers fait de la transmission le point de départ de son projet lorsqu'il écrit : « Peut-être faut-il, pour écrire l'histoire, arriver au moment où les acteurs vont expirer, et recueillir leur témoignage sans partager leurs passions¹⁵. » Pour Michelet qui évoque la mort de son père à la fin de sa préface, l'héritage familial et la tradition historique se confondent :

Et comme tout se mêle en la vie, pendant que j'avais tant de bonheur à renouveler la tradition de la France, la mienne s'est rompue pour toujours. J'ai perdu celui qui si souvent me conta la Révolution, celui qui était pour moi l'image et le témoin vénérable du grand siècle, je veux dire du XVIII^e. J'ai perdu mon père, avec qui j'avais vécu toute ma vie, quarante-huit années¹⁶.

Le passé disparaît, c'est-à-dire qu'il passe véritablement, à la différence du passé des histoires immédiates. Le présent est le temps de la perte et de la transmission, mais c'est toujours de l'avenir que l'historien tire sa légitimité et son prestige. Alors que le présent reste incertain, alors que le passé ressurgit avec les restaurations et les révolutions politiques du dix-neuvième siècle, le futur apparaît comme un point fixe, qui oriente le temps et donne à l'historien une position de « surplomb¹⁷ ».

12. A. Fantin-Desodoards, *op. cit.*, vol. II, p. 317-318.

13. Pierre Paganel, *Essai historique et critique sur la Révolution française*, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1815, vol. 1, p. XIV.

14. J. Michelet, *op. cit.*, t. 2, p. 538.

15. A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Lecointe et Durey, 1823, t. I, p. 2.

16. J. Michelet, *op. cit.*, t. I, p. XX.

17. Damien Zanone, *Écrire son temps. Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Presses Universitaires de Lyon, 2006, p. 157 : « À la suite de Thiers et de son actualisation du "temps de l'histoire", l'histoire contemporaine dispose d'un nouveau discours pour sa justification, pour intimider le lecteur et le faire acquiescer : non plus les atours d'une justice véhémence, mais le vertige d'un surplomb de transcendance immédiate. Le lecteur doit

Présenter l'écriture de l'histoire comme un processus cumulatif oriente le temps vers l'avenir. L'affirmation d'un progrès historiographique suggère un progrès historique. Mais la place de la Révolution dans cette évolution est problématique.

La révolution hors du temps

L'idée d'une histoire cumulative, qui fait avancer vers la vérité en accomplissant un dévoilement progressif, se heurte à l'idée que la Révolution a été un moment de Révélation. Michelet écrit : « La Révolution spécialement, dans sa rapide apparition, où elle réalisa si peu, a vu, aux lueurs de la foudre, des profondeurs inconnues, des abîmes d'avenir¹⁸. » L'avenir ainsi révélé n'est pas un temps en devenir, mais une fin des temps. La Révolution fait alors sortir d'une « temporalité profane » pour « offrir aux hommes l'expérience d'un nouveau sacré¹⁹ ». Michelet n'hésite pas en effet à faire de la Révolution un équivalent du jugement dernier : « Et ce jour du Jugement s'appellera la Révolution²⁰. ». Mais en cela il rejoint ceux qui font de la Révolution une apocalypse. Michaud, dans des « observations » publiées en tête de l'*Histoire de la révolution de France* de Bertrand de Molleville en 1801, utilisait déjà l'image de la foudre :

La révolution nous a donné de nouvelles lumières ; [...] le cœur de l'homme, comme un sépulcre ouvert par la foudre, nous a laissé voir toute sa corruption. [...] M. Bertrand de Molleville essaiera de surmonter ses dégoûts, et d'évoquer la vérité du fond des tombeaux où elle est ensevelie avec ses innombrables martyrs²¹.

Quand elle fait de la Révolution une révélation, l'histoire fait accéder à un savoir transcendant. Mais l'idée que la Révolution interrompt le cours du temps est aussi développée sur un mode profane, lorsque les historiens arrêtent leur récit pour affirmer qu'il est trop difficile à écrire. Charles de Lacretelle dit la peine qu'il a à décrire les « grandes horreurs » de la Révolution avant d'écrire : « Je continue ces récits avec un effroi que je ne puis maîtriser et dont le témoignage m'est échappé ici involontairement²². » Fantin-Desodoards

contempler le point dépassonné où, seul, l'historien s'est hissé. »

18. J. Michelet, *op. cit.*, t. I, p. XXIV.

19. Paule Petitier, « L'expérience du temps », dans Aude Déruelle et Jean-Marie Roulin (dir.), *Les Romans de la Révolution, 1790-1912*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 379 : « Les historiens [...] n'hésitèrent pas à [...] donner un caractère absolu à l'événement, pour en faire comme Michelet une "révélation", une fondation, c'est-à-dire une origine hors du temps plutôt qu'un commencement. Dans cette perspective, la Révolution ne s'accomplit pas dans une temporalité profane ; elle brise cette dernière pour offrir aux hommes l'expérience d'un nouveau sacré. »

20. J. Michelet, *op. cit.*, t. I, p. XLVI.

21. Michaud, « Observations sur cet ouvrage et sur l'histoire de la révolution en général », dans Antoine-François Bertrand de Molleville, *Histoire de la Révolution de France, pendant les dernières années du règne de Louis XVI*, Paris, Giguet, an 9 (1801), p. 4 et 6.

22. Ch. de Lacretelle, *Précis historique de la Révolution française. Convention nationale*, Paris, Treuttel et Würtz, Onfroy, 1803, t. II, p. 214.

met en scène une écriture discontinue : « Quelquefois la plume échappait de mes mains ; mais bientôt, oubliant les hommes avec lesquels je vivais, pour n'envisager que la postérité, je reprenais mon ouvrage, et je le continuais avec une fermeté stoïque²³. » Cette interruption du récit historique signale et dénonce une rupture dans le temps de l'histoire. La Terreur, ainsi inventée par les textes²⁴, est un temps d'exception : non seulement un temps de passion, d'excès et d'horreur, mais surtout un temps hors du temps. Dans *Les Ruines* de Volney (1791), les ruines et les tombeaux montraient que les hommes avaient été incapables de construire des sociétés durables, mais la Révolution française était présentée comme une rupture permettant de sortir enfin du cycle des révolutions destructrices. Dans les textes qui inventent la Terreur, les ruines et les tombeaux sont au contraire le signe d'une rupture sans avenir. Si l'Ancien Régime est détruit, la Révolution n'est rien d'autre que destruction. Elle est un passé impossible qui rend l'avenir impossible²⁵.

L'invention de la Terreur dépasse largement les clivages politiques. Elle s'exprime d'une manière particulièrement frappante chez Mme de Staël, dans ses *Considérations sur la Révolution française* (1818) :

Les événements que nous avons rappelés jusqu'à présent ne sont que de l'histoire, dont l'exemple peut s'offrir ailleurs. Mais un abîme va s'ouvrir maintenant sous nos pas ; nous ne savons quelle route suivre dans un tel gouffre, et la pensée se précipite avec effroi, de malheurs en malheurs, jusqu'à l'anéantissement de tout espoir et de toute consolation. [...] On ne sait comment approcher des quatorze mois qui ont suivi la proscription de la Gironde, le 31 mai 1793. Il semble qu'on descende comme le Dante de cercle en cercle, toujours plus bas dans les enfers²⁶.

Si la Terreur est l'enfer tel que l'a décrit Dante, elle est la fin de toute espérance. Est-il possible de défendre l'idée de progrès malgré cette cassure historique ? C'est la gageure que veut soutenir Mme de Staël, comme elle l'écrit dans le dernier chapitre qu'elle intitule « De l'amour de la liberté » :

Il est temps que vingt-cinq années, dont quinze appartiennent au despotisme militaire, ne se placent plus comme un fantôme entre l'histoire et nous, et ne nous privent plus de toutes les leçons et de tous les exemples qu'elle nous offre²⁷.

La Révolution n'a pas sa place dans l'histoire du progrès : coupure entre l'époque des Lumières et le moment où Mme de Staël publie son texte, elle fait écran parce qu'elle est, pour Mme de Staël, une époque essentiellement

23. A. Fantin-Desodoards, *op. cit.*, t. I, p. XII.

24. Voir Jean-Luc Chappey, « Révolution, régénération, civilisation : enjeux culturels des dynamiques politiques », dans *Pour quoi faire la Révolution*, Paris, Agone, 2012, p. 132 : « C'est dans ce contexte particulier qu'est inventé la Terreur. Cette notion sert dès lors à stigmatiser un régime politique réduit à la violence sanguinaire et aveugle dont seraient responsables quelques monstres produits par le tyran Robespierre. »

25. Voir François Hartog, *op. cit.*, p. 124, à propos de Chateaubriand : « Deux impossibilités, celle du passé, comme celle de l'avenir. »

26. G. de Staël, *Considérations sur la Révolution française* [1818, posthume], éd. Jacques Godechot, Paris, Tallandier, 1983, p. 301-303.

27. *Ibid.*, p. 604.

irrationnelle. Les *Considérations sur la Révolution française* sont parfois considérées comme la première histoire de la Révolution digne de ce nom, c'est-à-dire la première écrite avec suffisamment de recul historique et de distance critique. Elles sont aussi, d'une certaine manière, la dernière des premières histoires de la Révolution, écrite par un auteur qui a connu l'Ancien Régime et qui voudrait pouvoir éclairer la période révolutionnaire par sa connaissance du passé. La façon dont Mme de Staël défend le progrès dans ce texte publié en 1818 est en tout cas très éloignée de celle de Michelet. Comment la Révolution, devenue un enfer, a-t-elle pu redevenir un espoir ? Comment a-t-elle été rendue à l'avenir ?

L'avenir de la Révolution

Une première manière de replacer la Révolution dans l'histoire consiste à la présenter non pas comme une catastrophe monstrueuse, mais comme un temps d'erreurs. Il ne s'agit plus, comme le font les défenseurs de l'Ancien Régime, tenants de l'*historia magistra*, d'inviter à ne pas refaire les erreurs qui provoquent les révolutions, mais plutôt de présenter la Révolution comme un passé à amender. Les erreurs commises pendant la Révolution peuvent être corrigées. Paganel parle de « déviations²⁸ » en 1810. François Furet beaucoup plus tard utilisera le mot « dérapage²⁹ ». Le rôle de l'historien est alors de dire comment on aurait pu mieux faire pour contribuer à la marche en avant de l'humanité.

Thiers tire parti de la révolution de juillet 1830 et du succès de son *Histoire de la Révolution* pour revendiquer ce rôle. En 1834, le prospectus de la quatrième édition affirme que le texte a préparé l'événement :

L'Histoire de la Révolution française prépara tous les esprits à la catastrophe de juillet, et en disposa un grand nombre à la désirer. [...] Le fait vint bientôt justifier les prévisions ; et l'ouvrage de M. Thiers a dû y contribuer par sa tendance révolutionnaire. Sous ce rapport, on peut croire qu'il a été de quelque utilité pour le pays³⁰.

L'idée qu'une révolution corrige l'autre est explicite dans le discours de réception à l'Académie française que Thiers prononce la même année et qu'il fait imprimer dans les nouvelles éditions de son histoire : la Révolution de 1789, dit-il, « a triomphé dans ce qu'elle avait de bon, de juste, d'honorable » avec la révolution de Juillet 1830. L'historien contribue ainsi au progrès parce

28. P. Paganel, *op. cit.*, t. I, p. VII : « Si le plan que je me suis tracé est seulement à demi rempli [...], les nuages qui obscurcissent l'aurore de la révolution seront dissipés, les causes de ses déviations seront dévoilées ; [...] La vérité sortira du fond des tombeaux, du milieu des ruines ; et les intrigues qui traversèrent la marche majestueuse de la liberté seront connues. »

29. François Furet et Denis Richet, *La Révolution française* [1965], Paris, Fayard, 2010, chapitre 5, « Le dérapage de la Révolution ».

30. A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, 4e édition, Paris, Lecoq, 1834, Prospectus, p. 2-3.

qu'il donne à son public le désir de refaire en mieux la révolution.

Le passé retrouve ainsi sa place dans l'histoire, comme le souligne le prospectus de 1834 : « L'Histoire de M. Thiers, en expliquant, en justifiant et réhabilitant le passé, fit mieux comprendre le présent et l'avenir³¹. » Il s'agit bien d'une réhabilitation : la Révolution était présentée comme une période disqualifiée, hors du temps. Elle apparaît ici comme une étape dans la marche du progrès. Thiers ne minimise pas pour autant le caractère exceptionnel de la Révolution et particulièrement de l'époque de la Convention. Il consacre quatre volumes à cette seule période, contre deux volumes seulement pour tout ce qui précède, et s'en explique par la « nouveauté » : « Lorsqu'on réfléchira bien à l'importance des faits, à leur multiplicité, et j'ose dire à leur nouveauté pour la génération actuelle, on m'excusera de les avoir exposés avec autant de développement³². » Cette époque souvent réduite à la « Terreur » et présentée comme un temps hors de l'histoire est au contraire pour Thiers celle qui ouvre l'avenir :

À part quelques récits de quelques victimes, nous ne possédons rien sur cette époque la plus extraordinaire de l'humanité. Il n'est arrivé jusqu'à nous que des cris douloureux ; mais personne ne nous a peint encore ces bourgeois passant tout à coup des occupations les plus vulgaires aux soins les plus difficiles du plus combattu et du plus laborieux des gouvernements [...] créant en même temps une nouvelle organisation sociale, une nouvelle administration civile et militaire, un nouveau système économique et financier ; imaginant une nouvelle division du temps, des poids et de l'étendue ; et joignant à l'audace des conceptions une vigueur d'exécution inexorable³³.

Le passé révolutionnaire est réhabilité parce que le temps retrouve un sens : comme dans les toutes premières histoires de la Révolution, il est orienté vers l'avenir. Ce qui fait la valeur du moment révolutionnaire, c'est ce qui a commencé alors et qui continue à se développer. Dans le dernier paragraphe de son histoire, Thiers déclare solennellement : « La liberté devait venir un jour. Elle n'est pas venue, elle viendra³⁴. » La première édition du tome X, où apparaît cette phrase, date de 1827, avant la révolution de Juillet 1830. Mais la phrase reste inchangée dans les éditions qui suivent le changement de régime, que Thiers présente pourtant comme la réalisation des promesses de 1789. Cela suggère que la promesse d'un accomplissement à venir reste nécessaire pour replacer la Révolution, avec tout ce qu'elle a eu d'inouï et de terrible, dans une histoire du progrès.

La seconde manière de redonner une place à la Révolution dans le temps historique relève davantage de l'élan passionné que de la critique raisonnée. Le « grand souffle » de la Révolution s'inscrit dans une histoire organique,

31. *Ibid.*, p. 2.

32. A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Lecoq et Durey, première édition, t. III, 1824, p. vi.

33. *Ibid.*, p. vi-viii.

34. *Ibid.*, t. X, 1827, p. 530.

susceptible de dépasser les clivages politiques. Dans la première préface de son *Histoire de la Révolution française*, Michelet raconte comment chaque année, lorsque ses cours s'achèvent, il se rend au Champ-de-Mars, « seul monument qu'a laissé la Révolution » : « Alors [...] je m'assieds sur l'herbe séchée, je respire le grand souffle qui court sur la plaine aride. Et si cette plaine est aride, et si cette herbe est séchée, elle reverdira un jour³⁵. » Dans un autre passage, Michelet fait comme s'il écrivait avant 1789. Évoquant l'Ancien Régime au présent, il écrit la Révolution au futur. L'annonce est encore valable pour ceux qui la lisent en 1847 : « Des moissons d'hommes et de peuples vont sourdre, germer, fleurir, au soleil de l'équité³⁶. » Les métaphores de la croissance végétale et celle du souffle sont à nouveau combinées lorsque Michelet évoque l'influence de la pensée de Rousseau :

On ne sait d'où cela vient, mais depuis que cette parole ardente s'est répandue dans les airs, la température a changé, c'est comme si une tiède haleine avait soufflé sur le monde ; la terre commence à porter des fruits qu'elle n'eût donnés jamais.

Qu'est-ce cela ? Si vous voulez que je vous le dise, c'est ce qui trouble et fond les cœurs, c'est un souffle de jeunesse ; voilà pourquoi nous cédon tous³⁷.

La naturalisation du processus révolutionnaire n'a pas seulement une fonction rhétorique. Elle participe d'une nouvelle conception de l'histoire. Cette pensée d'un temps organique est celle de Herder, reprise par Quinet. L'histoire donne à voir « l'épanouissement de la fleur de l'humanité³⁸ » dans une pensée qui intègre la destruction et la mort au progrès : « La mort n'est qu'une transformation ascendante³⁹. »

L'écriture de la Révolution au futur n'a rien d'une évidence pendant la première moitié du XIX^e siècle. Certes, l'idée de progrès devient hégémonique parce qu'elle donne beaucoup d'autorité aux écrivains en général et aux historiens en particulier. Mais la place de la Révolution dans la pensée du progrès est problématique. Avec les images antithétiques de la nuit et de la lumière, de l'enfer et du souffle, le débat historiographique porte en réalité sur

35. J. Michelet, *op. cit.*, t. I, p. II.

36. *Ibid.*, p. LXXXVII-LXXXVIII.

37. *Ibid.*, p. XCV-XCVI.

38. Edgar Quinet, « Introduction », dans Johann Gottfried Herder, *Idées sur la philosophie de l'Histoire de l'humanité*, Paris, Levrault, 1827, t. I, p. 21 : « Depuis la plante qui végète, depuis l'oiseau qui fait son nid, jusqu'au phénomène le plus élevé du corps social, [Herder] vit tout procéder à l'épanouissement de la fleur de l'humanité, les mondes se débrouiller du chaos, et l'être organique préparer, par des modifications successives, la substance dont les siècles s'emparent pour l'élaborer à leur tour. »

39. *Ibid.*, p. 12 : « Produit des âges, l'humanité, être impalpable, toujours mouvant, toujours changeant, motive toutes les existences en les absorbant toutes, et l'empire qui s'écroule, et le cœur qui se brise, vont l'un et l'autre se perdre en son sein, et le modifier de leur substance. Ainsi la mort n'est qu'une transformation ascendante, et la vie des peuples qu'un court moment dans la vie universelle ; une feuille d'un arbre, une page d'un livre, où nous nous efforçons tous de déchiffrer l'instant présent à travers les révélations du passé. »

une question redevenue centrale aujourd'hui : la Révolution est-elle toujours vivante ?

Ceux qui répondent par la négative pendant la première moitié du XIX^e siècle font de la Révolution une coupure radicale, un temps d'arrêt dans l'histoire. Ceux qui répondent par la négative aujourd'hui affirment que la Révolution s'est refroidie ou éloignée, qu'elle n'appartient plus à notre histoire. Ils théorisent la mort lente de la Révolution plutôt que la Révolution comme rupture du temps historique.

Ceux qui répondent par l'affirmative, autrefois comme aujourd'hui, disent que la Révolution concerne toujours le présent et que par conséquent elle a un avenir. Histoire toujours vivante⁴⁰ ou « laboratoire du politique⁴¹ », elle a sans doute aussi beaucoup à nous apprendre sur la conception que nous nous faisons de la littérature⁴².

40. Michel Biard (dir.), *La Révolution française, une histoire toujours vivante*, Paris, Tallandier, 2010.

41. J.-L. Chappey *et alii*, *Pour quoi faire la Révolution*, *op. cit.*, p. 15.

42. Voir Olivier Ritz, *Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Paris, Classiques Garnier, 2016, chapitre « La fabrique de la littérature », p. 295-332.